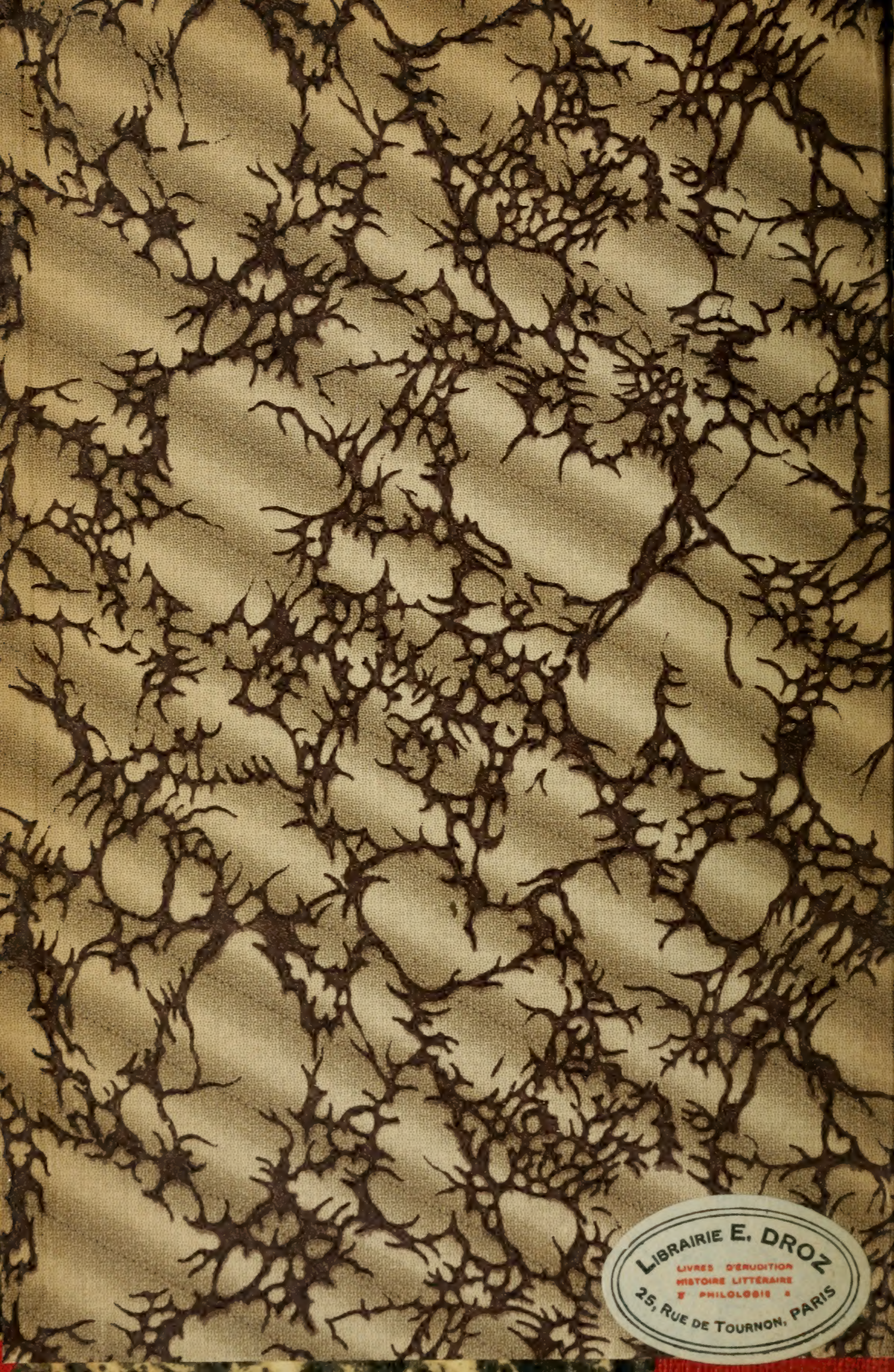
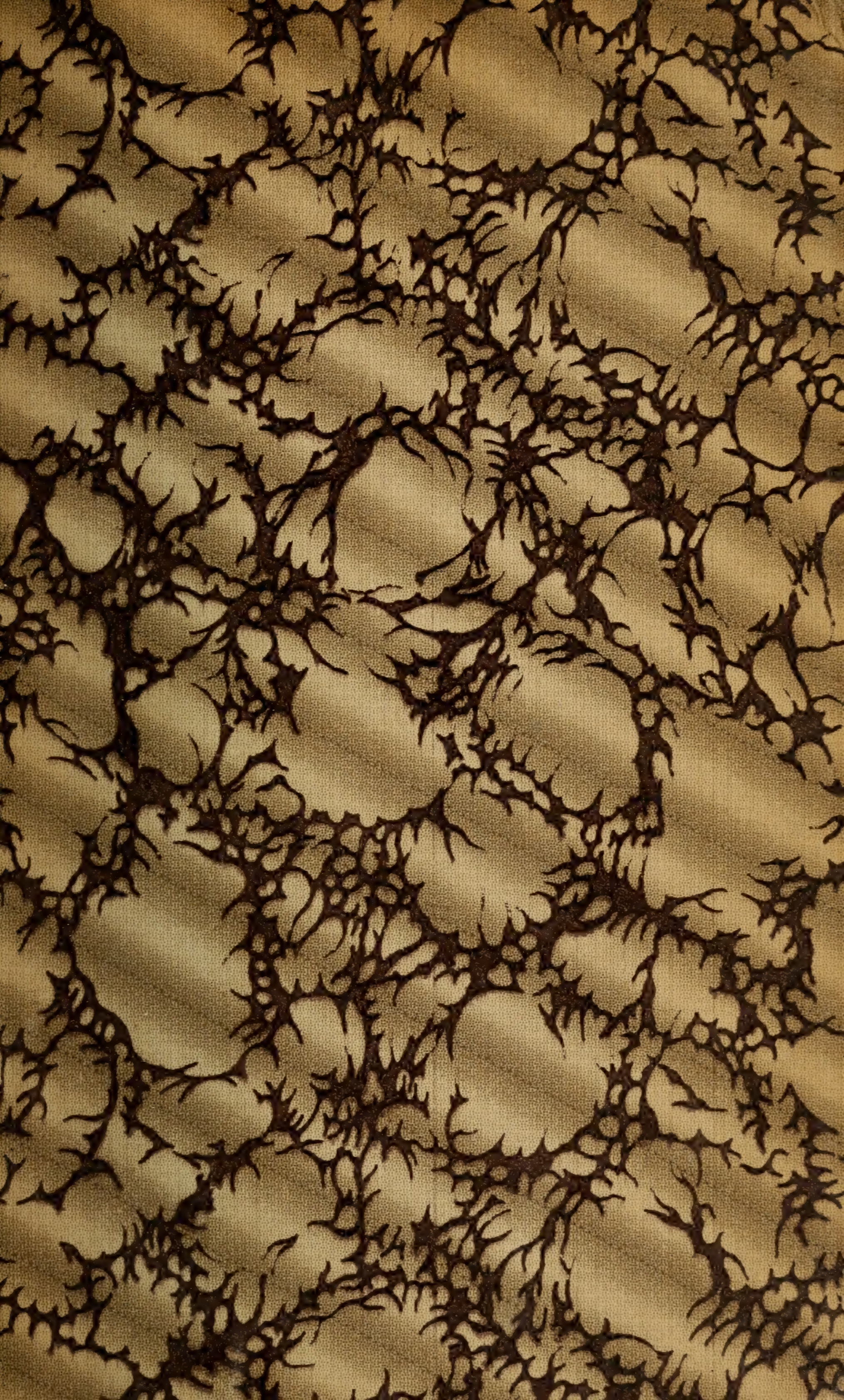

3 1761 07966244 1

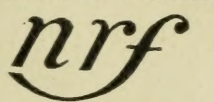

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS



LUC DURTAIN

LE RETOUR DES HOMMES

Quatrième édition



GALLIMARD



LE RETOUR DES HOMMES

DU MÊME AUTEUR

PROSE :

L'ÉTAPE NÉCESSAIRE, 1907 (SANSOT).

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE ILE (CRÈS).

POÈMES :

PÉGASE (SANSOT).

KONG HARALD (CRÈS).

LISE, 1918 (CRÈS).

LUC DURTAIN

LE RETOUR DES HOMMES

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 118 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CX ; 940 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

LE RETOUR DES HOMMES

Ils auront beau pousser leur crime ;
Je reste garant et gardien
De deux ou trois choses divines.

(Jules Romains : *Europe.*)

L'ADIEU A LA PATRIE

I

Cet homme fort, carré
Mais voûté, lent, de l'usure au cuir des joues
Et le regard alourdi par la paupière qui pèse,
Incertain dans ses frusques civiles d'il y a
  cinq ans, trop amples :
Il fait, au sol de la patrie,
Un pas, le dernier...

Et, soudain,
Il s'est rappelé tous ses pas suprêmes :
Celui qu'il fit hors des siens,
Hors de lui-même, hors de la vie,
L'an quatorze, au seuil
De la caserne carrée comme un devoir ;
Celui qu'il fit, mille, vingt mille
Fois de suite, par delà
Le bout de ses forces disjointes,
Jambes inégales, regard manchot,

Reins qu'écrasent les monts du sac
Et poitrine échappée, battante
Comme un oiseau, et bouche ouverte
Comme un poisson noyé dans l'air — à la
Relève du Mort-Homme, à la
Relève des Hurlus, à Tahure ;
Et ce pas tombé dans l'immense flamme
Subite, le choc,
Puis l'obscur qui avait duré des semaines
Et où s'était peu à peu créé l'hôpital —
Ce dernier pas du temps où il fut allègre.

L'homme, aujourd'hui, avance le pied au
  delà du quai :
Et dans la moitié du pas il y a la France,
Dans l'autre moitié, l'élément
Eternel, infini, la mer.

Ça n'est rien que pour une pêche au large,
Mais c'est la première fois depuis cinq ans
Qu'il quitte son pays, qu'il en est libre...
Il lui semble soudain qu'il part pour toujours.

L'ADIEU A LA PATRIE

Voilà. Les maisons du port
Reculent en lui faisant face :
Il est si content qu'il s'étonne
Qu'elles ne lui tournent pas le dos pour s'en aller plus vite.
Voilà les rochers debout : il leur trouve
De drôles de têtes, fâchées
De le voir partir, des têtes de gendarmes.
— « Vos papiers ? » Il se tâterait presque. Et il rit.
Ah, mais oui, il part !

Il part comme le cri part de la poitrine.

Le coteau, face penchée,
Avec une longue barbe de pins qui descend
Et quatre galons de murs au manteau,
Le regarde comme son commandant qui est mort.

Et ça fait qu'il lui semble que, derrière,
Cette cîme qui se détourne, c'est son propre père.

Il part.

Derrière encore, crânes chevelus,
Pelés, ou chauves,
Toutes les têtes des ancêtres.
Elles se montrent l'une après l'autre
Les chaînes de montagnes comme des raisons ;
Elles tiennent ensemble et s'élèvent
Au dessus des apparences, en affirmant.

Mais, peu à peu, tout cela s'abaisse.

Qu'est-ce qui sort de lui ? On dirait
Que les vagues s'échappent de son âme,
Une cataracte de casques bleus
Qui repousse cette terre là-bas, au loin.

Des vagues. Des vagues.
Ça passe. Ça passe.
Et la patrie, là-bas, n'est plus qu'une poutre,

Et la patrie, là-bas, n'est plus qu'un cure-dents.

L'ADIEU A LA PATRIE

Et voilà qui viennent du large,
Du ciel, du soleil,
Des milliers, des milliers,
Des mille de millions
De vagues brillantes, diamantées,
Libres, libres comme des lumières.
Elles dansent, elles chantent.

Il leur tend les bras et il pleure.

LE GESTE DU VAINQUEUR

II

A Raymond Lefebvre.

Il y a, sur ce violet-bleu
Splendide, dur, presque cruel
Qu'on nomme du doux nom de ciel,
Des branches d'olivier d'argent
Ainsi qu'on en voit sur les francs
Et un cippe, étalant ses palmes...

Paraît que l'olivier, c'est la paix,
Paraît que les palmes, c'est la victoire
Pour les frontons des Instituts.

Par le sentier tiède, un vieil homme
Maigre et chancelant, cahotant
Sur ses jambes presque disjointes
— Un vieil homme de peut-être trente ans.
Des médailles pendent à sa poitrine.
Un enfant tient son pantalon.

LE GESTE DU VAINQUEUR
(Pourquoi ne donne-t-il pas la main ?)

Or, une lourde touffe végétale,
Tel un bœuf endormi, massive
Et vivante, obstrue le sentier.

L'enfant la frappe de son roseau :

Une poussière claire, safranée,
Énorme, monte et vient vers eux,
L'étonnant nuage du pollen,
Millions et millions d'êtres mâles
Offerts au vent et au soleil.
Ça s'élève comme un monde d'oiseaux,
C'est plus ivre que n'importe quel rêve.

C'est ça, la plus belle chose du monde.

Mais quel recul a eu cet homme ?
Qu'est-ce que cette fumée jaune, épaisse
Comme une explosion lui rappelle ?

Un bout de cri sort de sa gorge
Et, du côté droit, un moignon
Soulève la manche qui pendait :

Il voulait écarter son fils
Avec le bras droit qu'il n'a plus.

L'ILLUMINATION

III

La grand'route est énormément blanche
Et, vrai, si trop fort, qu'on ne peut
Dire : ça cligne aveugle,
Ça se troue, puis se dresse blanc.

A droite, à gauche, l'Avril terrible :
Amandiers, oliviers, près, pins,
Cailloux, blés verts, figuiers et roches.
Ça tressaille en l'œil comme, au fond
D'un crible, les couleurs des graines.
Les lignes, les idées se raturent :
Pourtant, c'est coulé d'un seul bloc,
Et même, tout de même, si l'on regarde,
C'est net et finement dessiné.

Cet homme en capote horizon
Dont sur la route la face semble noire,

LE RETOUR DES HOMMES

Noire comme ses dents, noire comme son
rire,
Cet homme qui rentre chez lui, lentement,
Traînant la mémoire du frère tué,
De la femme partie et deux jambes
Plus vieilles que lui, d'âge inégal
(La plus moche, c'est la sciatique d'Ypres,
La moins pire, celle du shrapnell de Reims),

Cet homme, ébloui tristement,
Se rappelle soudain comme en rêve...
Est-ce qu'il n'a pas déjà connu cela :
Une route dans un vertige
Perpétuel et un soleil,
Deux, trois, quatre, cinq soleils des années
Qui s'ajoutent au dos sur le sac ?
Des deux côtés, haut comme la jambe,
Un mur que l'on pourrait sauter
Mais qui vous a, comme une prison,
Et, des deux parts, le monde splendide,
Foisonnant, et plein, et précis,
L'immense monde gaillard qui s'en fiche ?...

L'ILLUMINATION

Comme la fatigue, la chaleur,
La lumière réveillent ses longues fièvres,
Il trouve tout à coup bien simples
Les cinq années qu'il vient de vivre,
Et comprend soudain parfaitement
Ce qu'il faut être fou pour comprendre.

LA MARQUE

IV

Hors du profil des monts lointains,
Hors du dévalement des pentes
Grasses et gazonnées, vraie terre à tombes,

Deux pins obliques, élevant
Le bois décharné de leurs branches :

Et cet homme qui songe étendu
Croit revoir, dépassant de terre,
Parfois des bras, parfois des pieds.
C'était commode pour accrocher
La capote ou la cartouchière,
(Quoi ? il fallait bien rester là).

Maintenant, voilà le ciel qui est toutes les
    routes,
Voilà la mer, longues traînées
De bleu sombre derrière les bateaux.

LA MARQUE

Ça sent la résine, la fleur, le sel.

L'homme laisse fumer une cigarette.
Il a ouvert l'ombrelle bleue de sa femme.
Il n'a rien à faire qu'à regarder
Au loin le point tantôt blanc,
Noir tantôt d'une mouette (selon
Qu'il en voit un côté ou l'autre),

Et qu'à contenir, à deux bras,
Ainsi que l'on reçoit une âme,
L'énorme printemps tout en fleur.

Soudain, il se redresse, affreux,
Avec ces deux mêmes trous d'ombre dans
  la face,
Avec ces deux mêmes vides aux oreilles
Dont il sentait la nuit venir les obus...

Tout ce clair monde et son soleil
Lui sont apparus tels qu'un songe :

Est-il sûr de n'être pas mort ?

LES AMMONITES

V

A Théo Varlet.

Les hautes roches blanches,
Nobles, qui marquent en l'horizon
Leur pensée totale, apparue
D'angle en angle en formes opposées,

Les hautes roches dont ne descendent
Vers la terre que les deux ombres
Qu'elles font aux deux grands astres,
Et leurs lourds plis millénaires,
Et l'éboulis qui les ronge
Comme le sable un sablier,

Sur l'aride pays si visible
Où, comme en la mémoire, ne croissent
Les formes des plantes qu'avec des sillages
  d'odeur,
Les roches nous entouraient, telles
Les lois immuables qui tiennent
De l'univers l'autorité.

LES AMMONITES

Or le visage de l'ami
Qui, à cette heure, était pour moi le seul visage d'homme,
Prit soudain la forme du rire.

« Dans ces vieilles strates calcaires,
(Secondaire, hum... haut du jurassique...)
On rencontre des Ammonites,
Tout à la fin de ce règne
Qu'elles eurent sur le globe :
Elles me font songer aux hommes d'aujourd'hui.
Comme eux, on les dirait frappées de délire
Tant elles sabotent leurs ornements.
Même, fait remarquable, leur coquille spirale
On l'y voit peu à peu se détordre... »

Un motocycliste militaire passa
Comme un projectile par la route :
Le rythme de son idée était celui de ses pistons

Et, penché entre les roues,
Il paraissait, tout courbé, faire
La même erreur que les Ammonites,
Mais tordant ce qui eût dû rester droit.

Le visage de mon ami
Cessa subitement de rire,
Et ses plis furent tels que ceux des rocs.

Un vent apporta des nuages
Et assombrit ces vastes formes
Qui, fortes du passé des êtres,
Répartissaient par l'espace
Leur dure présence inutile.

LA NOUVELLE ESPÈCE

VI

La salle à manger, la chambre à dormir,
La chambre des petits, la cuisine,
Leurs rectangles, leur clôture
Autour du frais ou du tiède qu'elles préser-
vent,
Leurs sombres coins et cette zone
Épanouie devant les vitres,
Les objets qu'on bouge, les meubles qui
gardent
Leur même geste — et mille habitudes
Allantes ou assises, presque aussi
Matérielles que les odeurs sacrées,

Tout ça, du dedans, vu de chaque homme,
Par mille et milliers, car il en faut,
Des bicoques, des étages, pour faire une ville,

Et, du dehors, l'ordre et la ligne

LE RETOUR DES HOMMES

Des fenêtres, des murs, des toits,
Boutiques pleines, usines dressées,
Foules par grains, par masses, trams
Qui se propagent, chargés de corps noirs,

Où est tout cela?
On ne voit plus rien
Qu'un énorme tas d'ordures :
Des carcasses de toits jetées
Comme des squelettes de poisson,
L'os des pierres, les tôles mâchurées,
Les machines vidées parmi leurs tripes,
Quelques haillons de murs encore :
Débris mêlés dans une boue
De terre, de brique et de plâtre.

La lumière et l'atmosphère
Inhumaines sont là-dessus
Et pénètrent tout, sans pitié
Pour l'âme close de l'homme.

Un grand silence
Se dilate de toutes parts.

LA NOUVELLE ESPÈCE

De toutes parts, au loin, nul
Des carrés, des bandes, des triangles,
Qu'ici l'homme savait emplir
D'avoine, de blé, de betteraves,
Mais une immense lande pelée,
Toute en taches rondes comme une maladie —
Un endroit, lunaire déjà, de la planète.

*
* *

Un homme passe lentement :
A sa poitrine, palmes, étoiles,
Et ce signe rouge qui honore
L'homme qui fait ce qu'il doit faire
Selon les autres.

Il est tout seul, et, comme il n'a pas
L'oreille d'un autre homme, l'écho d'un autre homme,
Et qu'il oublie sa langue à lui et ses gestes, soudain,
Soudain voilà qu'il a des yeux...

Il doit s'asseoir tant il regarde.

Et vraiment il voit, car
Il n'a pu retrouver là-dedans sa maison :
Il lui reste de l'attention. Et ça l'aide à voir.

Il n'a plus sa maison, mais quelque chose d'autre.

Pas une chose toute bâtie — mais une place
Dans son âme qui demande construction.
Certes, malgré les aiguillettes, malgré les médailles,
Il se sent un vide entre les épaules...

Il baisse lentement la tête.

Il la baisse jusqu'à ce qu'elle se mette
Dans ses mains qui ont fait des œuvres
Mon dieu, pas si bêtes, mais un peu pareilles?
Dans ses genoux qui l'ont porté à de telles œuvres...
Eh oui, à peu près les mêmes!

LA NOUVELLE ESPÈCE

D'où je suis, on croirait
Voir une étrange forme humaine
Sans cœur, sans ventre, sans estomac
(Viscères menteurs qui obstruent
La sincérité du jour et l'approche
Sacrée des nuits agrandissantes) :
Rien qu'une tête d'où rayonnent
Bras et jambes, forces intelligentes —

Vraiment une vivante Étoile.

Est-ce une nouvelle espèce d'êtres? Peut-
être...

Mais en disant ce mot : *peut-être*,
Je souris ainsi qu'un homme
Qui saigne et ne veut pas tomber.

HOPITAL

VII

Maigri, ridé, diminué, ce sac
De cuir mol et compliqué où chaque homme
Traîne ses os, ses muscles, ses vouloirs,
Ses maladies, ses souvenirs,
Devenu trop ample comme si
On en avait ôté beaucoup de choses,
O vieux frère, tu considères
Ce qui t'environne et maintenant te sert de monde.

Et, le peu de toi-même qui reste,
Tu le ressors de toi par habitude,
Tu veux le revoir, le tâter
Un temps encore.
Un temps encore.

Sur cette défroque d'hôpital qui, elle aussi, flotte

HOPITAL

Autour des avares gestes, comme bégayante,
Les points de couture de la manche
Au bout des heures te sont comme les marques des pas
Que tu laissais au sentier des près, le soir;
La laine en est buissonneuse et labourée.

Au bout des jours, la cuiller pose
Dans le verre comme jadis ta faux contre le mur,
L'assiette et la pipe tremblent comme la charrue,
Et ta pauvre main, jetée entr'ouverte
Sur ces mêmes genoux, mêmes et si autres,
C'est ta petite fille dont glissaient les jambes
Quand elle s'endormait sur toi de préférence.

Au bout des semaines et des mois,
Tellement tout change, tellement tout change,
La voix de Lathuile, l'infirmier, c'est celle-là même
De Choffin qui chipait tes billes à l'école,

Et le major, une pointe d'œil fendillant la graisse,
C'est l'oncle Eugène, qui, lui-même,
Ressemble à ce qu'on serait si on était gros.

*
* *

Tu as beaucoup de fièvre ce soir
Et l'on t'a rentré malade
Parce qu'il t'est arrivé une chose étrange
Quand on t'a roulé sur la terrasse, vers la mer.

Tu ne sais pas bien. Je vais te dire
Comme cela t'est arrivé.

Quand on t'a tiré de l'étroite chambre
Après les heures et les jours
Et les semaines et les mois,
Il y a eu le ciel avec le soleil,
Ces étagements qui s'étalent,
Et toute la profondeur dont on ignore
Si c'est l'abîme, l'air pur, ou la gloire du vent.

HOPITAL

La mer était pénétrée de soleil :
Pas seulement des mailles de lumière aux
  vagues,
Mais, sous l'épaisseur du bleu qui palpite,
Les algues au fond jaunes, rouges, les roches
Du fond qu'on croit qui sont blanches.

Cette feuille auprès, diaphane au soleil,
Etait-ce un ange volant, les ailes vertes?
Et tant de feuilles aux arbres, par essaims,
  et les arbres
Jetaient des ombres teintes — il y avait
Des forêts autour sur les collines violettes.

Alors, ô frère,
Mon frère vieux, tu t'es cru
Aussi plein de vie que les choses,
Et tu as livré ta face au soleil.
Au travers des paupières blêmes,
A la place du monde, il y eut
Un merveilleux espace orange,
Et tu flottais au travers, tel qu'un souffle,
Avec la puissance et la joie...

LE RETOUR DES HOMMES

Tout à coup (fût-ce à cause
D'un nuage passant ou d'un souvenir?)
Tout devint couleur de sang;
Comme une cataracte de sang,
Ton sang s'épandait sur le monde.

Tu fis un cri et rouvris les yeux :
Le monde était pâle, défait, et ta jambe
Couleur d'os montrait sa plaie noire.

C'est alors qu'on est accouru,
Qu'on t'a porté, mis au lit... On t'a dit :
« C'est le vent ».

Tu as cru que c'était le vent.

JEUX

VIII

Suspendue à l'horizon, la mer montre
Cinq ou six reflets d'argent :
Autant qu'on trouve de sardines
En une brasse de filet.

Le marin sur l'étroit bordage
De la barque s'est étendu,
Lâchant ventre et cœur sur le bois :
Ce n'est pas son tour de ramer.

Il regarde le croisement, décroisement
Des avant-bras, des avirons
Qui crèvent une à une les belles vagues.
Autour du bois, le cristal
Tourbillonne, bouche et soif et onde.

Son orteil s'amuse avec le filet.

Puis il ferme et rouvre les yeux,
Et chaque fois le monde existe :

Les roches, les monts, et toutes
Les ombres pesantes suspendues.
Il joue avec la grandeur terrible.

Puis, devenu à son tour
L'ombre d'en haut qui menace,
Il contemple ces profondeurs où flottent
Par bandes les loups tigrés, gueules ouvertes :
On les vendra cher, on les mangera, ça l'amuse
En toute innocence, bien qu'il vienne d'être
Bon à prendre, bon à vider pendant cinq ans.

Et maintenant il joue avec cela,
Car il faut que l'homme s'amuse.
Il faut bien que l'homme s'amuse.

J'ai connu, tu as connu
Des hommes habitués qui, croûteux

JEUX

De vermine et de boue, jouaient
Avec des cartes ramassées
Dans la poitrine ouverte d'un frère,
Et qui, en riant, crachaient
Dans une main verdie tendue de dessous terre.

Et d'autres hommes qui jouaient
A mettre le chiffre exact
Sur des circulaires, ou des rangs d'obus, sur les faces
De ces êtres hagards où déjà pénètrent
Les visions abruties comme des projectiles,
Et que le poids de leurs os gêne.

D'autres qui jouaient à lancer
Des vies admirables en « vagues »
Par les courbes des trajectoires
Et les nappes des mitrailleuses,
Et qui, même, y entraient eux-mêmes
Jouer au devoir et aux mots ivres.

Et d'autres qui, dans les cafés,

Songeaient en voyant crever sur leur bière
Des Peuples de bulles, des Continents de mousse,
Et puis avalaient le tout pour parler plus large.

Il faut bien que l'homme s'amuse.

LES DEUX AGAVES

IX

Un homme aux traits fins,
Avec ce regard rapide qui saisit
Les profils des mots et l'idée aux lignes glissantes,
Avec la bouche soigneuse comme un papier pliée,
Encore revêtu de ce drap bleu-pâle,
Spongieux, léger au froid, étouffant à l'âme,
Qui emballa tant d'esprits nobles
Pour l'envoi en masse au geste dernier,

Sur cette roche en surplomb s'approche —
En s'aidant des mains — d'un puissant agave.
La plante dresse ses fortes feuilles charnues,
Gavées, stupides, hérissées de pointes :
Cela rappelle la baïonnette, le sabre,
L'explosion divergente et le profit gras.

LE RETOUR DES HOMMES

Or, plongeant son regard parmi
L'odieuse touffe pareille de toutes parts,
Il s'aperçoit qu'elle est divisée,
Qu'il y a deux plantes : deux centres
L'un contre l'autre — les lames
S'entrecroisent et s'entrepercent.
C'est bien l'image de la guerre qui est là.

Et voilà devant, au-dessous,
(A une profondeur où, peut-être,
Cette lutte va bientôt crouler)
Voilà l'abîme du monde :
Les caps solides comme des lois,
Les impossibles golfes bleus comme des
joies.

L'homme, que le crâne qu'il porte,
Facile à briser, a rendu prudent,
Se retient de bouger à cause de l'abîme,

Se retient de penser à cause des agaves.

PAYS LATIN

X

Cette mer fine, bleu franc,
Qui respecte ses limites,
Aussi précise vague à vague
Que les roches qui la dominent,
Les maisons simples, les mots purs,
Tout est (pour les livres) « découpé
Nettement » c'est-à-dire extrait
Des infinis par la logique :

Tout ça, c'est français, c'est-à-dire,
Bien entendu, grec ou latin.

Pourtant, au bord de l'horizon,
Cette bande d'azur si pâle
Et de si incertains nuages,

Pourtant, regardez, dans ce creux
De vague percé de lumière,
Ces violents, violets réseaux

Pourpres, smaragdins et topaze,
Où le moindre mouvement met
Une fureur dans la couleur...

Dites-donc, hein, pas faux-Racine
Ce bout de paysage là?

Il reçoit un contact certain
De quelque Freia scandinave,
Et l'exemple de fantaisie
Des danses tatouées des nègres...

Et les gens d'ici — mes amis —
Masque précis, langue limpide,
Et le parfum de l'*assen*,
Soit. Mais déchiffre dans leurs marges
Les dix mille espèces d'ailleurs.

Ainsi dans tout lieu du monde
Et dans tout homme de ce monde
Tu peux, tu dois, il faut trouver
Même somme au delà des nombres.

PAYS LATIN

A mesure qu'elle bâtit
La pensée divise et sépare :
Pays, races, styles, lois, dieux.

Tout en sachant ne rien y perdre,
Un jour il lui faut tout défaire.

Universelle identité :
L'assise que l'on avait cru
Débiter savamment découvre
Ce fondement d'un seul tenant
Qu'elle élève dans tous les angles.

LE GÉNÉRAL

XI

Comme les flots glissaient sous la pétrolette,
La dame âgée dit au vieil homme : « *Mon général...* »

La face étroite, au grand nez busqué tel qu'une encolure
Sur la moutache blanche étirée au vent,
Aux yeux gris clair, pas de pupilles, rien que des regards,
M'apparut, une grande ride courbe en paraphe dans chaque joue,
Trois lignes au front comme pour y écrire des ordres,
Aux tempes des pattes d'oie, comme sur les plans de tranchées :
Beaucoup de marques, et, même, sous la mâchoire, une cicatrice.

LE GÉNÉRAL

Un complet sombre un peu râpé, car la mort
Des hommes rapporte moins que celle des bœufs.

Et je lui trouvai secrètement des mains rouges,
Rougeaudes, veux-je dire — sans doute l'âge.

La douce France, tellement femme, détournait
De nous le plus beau de ses visages,
Cette rive sans boue, pierre blanche, arbres à senteur,
Et le penchait vers l'épaule des collines
Comme si elle se rappelait une blessure profonde...
Et, de ses regards de métal, l'homme
Dans ce dernier bout de son pays semblait
Durement découper des usages.

LE RETOUR DES HOMMES

*
* *

Nous pénétrâmes dans une calanque,
Puis dans une autre, et puis,
Entre deux parois hautes qui se rapprochent,
Dans une eau pure, limpide
Et tranquille comme la pensée :
Au travers d'elle on voyait
Un fond de rocs, d'algues, d'étoiles,
Ainsi qu'un pays étranger.

A cet endroit, nous accostâmes,
Sautant la limite liquide, et nous voici,
Hors de l'immense balancement impassible,
Marcher sur notre terre retrouvée,

Sur cette France dont chaque objet nous
tient au cœur
Par des traits lumineux comme ces fils
Qui flottent dans l'aspect salubre et brun
du matin.

LE GÉNÉRAL

Patrie, frontière élargie du corps,
L'un, ce fragment dont nous répondons aux
autres hommes,
L'autre, lieu de nos ombres, de nos actes,
parmi
L'offre trop large du Globe entier dont
pourtant nous sommes
Les vrais citoyens munis du regard comme
d'un vote.

Or, telle était la profondeur de cette gorge,
Il me semblait être comme au centre, comme
au cœur
De notre France meurtrie dont l'image ne
me quitte pas.

A droite, à gauche, devant, derrière,
Parois de roc avec des pins pendants
Ou dressés et broussailles et fleurs et des
bouts de ciel.

Dans le silence, nous avançâmes

Avec évidence, en une vérité,
Mais nous n'eussions pu dire laquelle.

Justement, sur une aiguille double
Se dressait une croix en fer :
Le vieil homme tout marqué de signes
Voulut aller voir ce que faisait celui-là.

Dix fois regrimpant au traître éboulis,
De ses vieilles jambes il fit, quand même,
Ce qu'il avait décidé de faire.

Et, quand il revint, assez essoufflé,
Il nous confia d'une voix sans culte :
« Quand on se place là, sur la droite,
Les deux pierres font un groupe assis ;
Cette fissure courbe indique
Le derrière de la Vierge
Qui allaite l'enfant Jésus. »

*
* *

Nous avançâmes et nous vîmes
De tragiques, puissantes images :

LE GÉNÉRAL

L'euphorbe sinistre aux yeux noirs,
L'innocent gazon, si tendre,
Le sobre romarin, le ciste
Aux pétales par trop légers, beauté fragile,
Le creuseur des rochers, le kermès rude,
Le pin manouvrier qui mange
Ça et là, debout pendant le travail,
Et les grandes parois blanches vêtues de toile.
Tels s'offraient ces êtres dans leur évidence,
Comme une famille, comme un peuple.

Or c'était ce que c'était ; il n'y avait
Place pour aucune sorte de signes.
Et cela voulait rester tel ; il n'y avait
Demande de ces choses pour aucun usage.

Je me le dis et je sus
A la largeur de mon âme
Que j'étais dans la vérité.

Or la voix précise insiste :
« Il nous fallait à Verdun

Deux mètres cubes de pierre par mètre de
    route,
(Quarante-cinq francs le mètre cube);
On rechargeait les routes chaque mois.
Cette colline là, combien de temps y aurait-
    elle duré ?... »

Puis il regarde l'homme auquel il parle,
Cette chair usable sur cette roche usable :

« Avez-vous été blessé ? » dit-il.

*
* *

Ils s'écartèrent. J'entendis
Quelques mots, *attaque* et *ordre*,
Et il s'éleva dans mon cœur
Une sorte de fumée funèbre...

Quand je revis au travers d'elle
L'immense cirque élevé tout autour,
J'aperçus un roc tout casqué

Appuyé à la paroi : et reconnus
Ce tué de jadis, tout debout, qui me hante.

Et, partout, du haut en bas,
Des formes blêmes, les unes seules,
D'autres par escouades, par bataillons,
Étaient là, muettes à jamais...

Tout un pays tué était là.

*
* *

Un paquet, que l'un de nous
Portait au bout d'une ficelle,
Se défit trois ou quatre fois.
Sans mot dire, le général
Le lui prit des mains et noua
Les nœuds avec une patiente adresse.

Quand il le rendit, je connus,
A sa sorte de plaisir morne,
L'humilité de ses mains
Devant toute tâche à faire,

Et l'étroitesse de ce front
Qu'il avait penché, soigneux,
Sur cette besogne comme sur toute autre.

Il fallait que ça fut fait,
Le paquet aux espadrilles,
Comme sa brigade liée
D'ordres et de circulaires :
Les communiqués, les morts,
Il fallait bien que ça fut fait,
Et il avait été l'homme.

*
* *

Le soir, sur le quai, je vis
Aux dernières clartés rouges
Qui viennent du ciel, un pêcheur
Assis à la proue de sa barque :
Elle flottait comme sur du sang.

Il ôtait de son filet
(Qui, teint et reteint de résine,

Rougissait ses mains) les sardines
Arrêtées par leurs ouïes,

Et, sans qu'il parut trouver
A sa besogne nul plaisir
Avide ou féroce, il jetait
Les êtres morts dans des paniers,

Pour ces bonnes gens (voraces
Comme de faux dieux), pour ces gens
Qui dînent devant la lampe
Avant que d'aller dormir.

LE DÉPART DU SOUS-MARIN

XII

Cette claire multitude
De flottilles de vagules
Décharge le don d'allégresse
Au sable qu'un ressac vernit.

Là-bas, la mer touche aux îles
Couleur de nudité qui jonchent
L'épaisseur de l'horizon.

Le bruit sourd du sous-marin
Et sa forme basse et traître,
Analogues à ces choses
Que l'on cache en sa mémoire,
Disparaissent doucement

Dans les deux trous du silence
Ouverts au vent et au flot,
Dans les deux régions splendides
Où, symétriques, divergent
De leur reflet les nuées.

LES MOUCHES

XIII

Le voilà, le ciel bleu natal
Qui commence au frais de ta gorge
Et souffle à travers l'horizon.

La voilà, la mer couleur d'œil
Où se trempent les roches claires.

Bleu pur, violet pur, jaune pur.

Toi qui passes, droit cher garçon,
Dis donc, écoute, j'ai à te dire :

Hein, tu te sens un regard vrai,
Des poumons jusqu'en les épaules,
Une chair de dieu comme du soleil ?
Dis, tu n'es allemand, ni français,
Pauvre ni riche, ni « coté »
Dans les colonnes des annuaires,

O diable de dieu d'homme vrai !

Tiens, voici les jeunes mouches d'avril
Toutes neuves, et que la saison pose
(Comme l'autre année, là-bas, aux morts)
Vivantes, si soignées, sur la roche ;
Leurs beaux yeux ronds couleur marron
Comme elles t'observent, intelligentes!

Qu'est-ce qu'elles te demandent, les petites
  mouches ?

Et puis, ô cher dieu naturel,
Regarde : un nouvel univers
Aux bleues ailes de mer te regarde,
Tournant les globes de deux collines.

Est-ce que tu ne vas pas vider,
Sans effort, du creux de toi-même,
Digérée de cent éléments

Toute une œuvre énorme et sacrée ?

UN PORT

XIV

Qu'est-ce qu'on pourrait dire pour marquer
A vif la vraie peau de la mémoire ?

Des mâts, des mâts, des mâts, des mâts
Et puis cordages, cordages, cordages.
Ça paraît naïf, mais c'est ça.

Les mâts sortent du tas des maisons :
Façades, clochers, toits et façades.
Les mâts sortent du tas des bonbonnes
(Vertes et rondes, acide sulfurique).
Il m'en sort des épaules, des joues,
Ça pousse partout, l'herbe à navires.

Maintenant, les cordages : réseaux
Dessinés, agrès et échelles.

LE RETOUR DES HOMMES

C'est dans l'air, ça se répète sur l'eau ;
Ceux de l'air, c'est fin, ça se balance,
Ceux de l'eau, ça bouge en plaques molles.

Puis tout a goût de fer : grues, treuils, coques
Énormes rayonnant des cheminées,
Des tôles, des barres, des ronds, des angles.
Ça se pousse, ça se débrouille, ça se pénètre.
Toutes les choses se crachent dans la bouche.

Si tu vises les quais, tête à trous,
Il t'en tombe, des trucs, dans tes âmes :
Des monts de charbon, des pays de brique,
Des sacs qui croulent, des oranges neuves,
Des fumées, des cris, des bagarres.

Car, surtout, y a de l'homme. Groupe et grappe,
De la foule, de la file, du seul, et même
Au creux de tout ce qui flotte ou se pose,

UN PORT

Plein les navires, les bars, les docks.
Vrai, ça teinte tout. Yeux bleus, ces flaques bleues ?
Les odeurs sont anglaises ou turques :
Tout le jaune est chinois, l'ombre est nègre.

Qu'on massacre ailleurs, qu'on enterre,
Par ici comme y a de l'homme, bon dieu !
Comme y a de l'homme par le monde, comme y a de l'homme !

LA FOULE

XV

Sous les mornes et pesantes pensées célestes
Que, çà et là, un regard d'en haut perce,
Voici le tumulte des étendues, la commotion du liquide énorme,
La houle, la foule vert-bleu qui avance,
La foule à droite, la foule à gauche,
La foule au milieu, et devant.

On distingue, au loin, des dos, des épaules,
Immensément, de toutes parts.
Plus près, des rangées de faces blanches s'élèvent
Et se précipitent, furieuses, puissantes,
Avec une acclamation large comme l'idée
Et de grosses mains s'allongent sur le sable.

Et puis les mains glissent, se retirent

Et rentrent par dessous sans avoir rien pris
Qu'un peu de poussière remuée.

Telle, depuis toujours, autour de la Terre
L'immense majorité, limitée
A sa place par son poids,
Vainement s'émeut au souffle des vents,
A l'appel des astres,

Cependant que, détenteurs
Des choses riches et solides,
Les continents qu'elle croit saisir
Lui prêtent, pour jouer avec,
La frange de leur manteau.

LE JOYAU

XVI

Le plus beau joyau que j'ai vu
N'était pas à des doigts de femme, sur une chair de femme.

Mais un rubis gros comme une fiasque
Qu'un homme, devant sa face, au soleil
Levait, en plaçant la pointe dans sa bouche.
Quand il le posa, s'essuyant du coude,
Sur le rouge terrible un cône clair
Brillait, tel qu'un diamant.

Cet homme-là n'eût pas ramassé
Sous lui toute la mer polie comme une turquoise :
Assis sur une proue, accoudé à lui-même,
Posant au bois ses pieds couleur de travail,
Il mâchait à chaque bouchée
Ce que prennent au monde la pêche et le labour.

LE JOYAU

Il avait aux narines, odeurs du monde,
L'air salé, les parfums du quai,
Et, murmures d'hommes et paroles de brise,
Il avait aux oreilles le bruit du monde.

Lorsqu'il eut posé le fiasco de rouge,
Son âme devint un regard.

Or, comme il ôtait de ses genoux, vaguement,
Ces larges paumes des mains qui travaillent,
Peu à peu je leur vis soulever,
Au bout du col transparent du regard,
Le monde entier comme une fiasque :

Car telle est la force des mains dures
Qui percent, qui sillonnent,
Qui sèment, qui bâtissent
Et qui, sans savoir, portent le monde.

AUX SOLDATS AMÉRICAINS

XVII

Amis, compagnons, ô frêres
(Comme si je pouvais vous saisir
De ces mots comme des mains tendus)
Partis de là-bas, visages nature comme des
mottes de terre,
Avec du vrai vent d'air dans la poitrine
Et les quatre membres forts dont on se sert,

O frères, venus
Dans cette vieille Europe gâtée de haines
Qui ressemble au malheur, qui ressemble au
passé,
Venus dans la bagarre absurde
Sur notre bout de terre où un peu plus
De justice et de liberté,
Où une espèce d'innocence
Vous laissait place nette pour poser le pied,

Où êtes-vous? Repartis —

AUX SOLDATS AMÉRICAINS

Beaucoup avec, dans les orbites,
Des lumières mêlées de vertiges,
D'autres, de l'amertume dans la bouche,
D'autres, lents de la lassitude
Que laissent aux membres
Les fardeaux offerts qu'on n'a pas touchés.
Repartis — au delà
De l'immense trait de l'horizon
Derrière vous tiré comme une signature.

Repartis. — De vous, quelque chose
Subsiste-t-il parmi ces verdeurs qui poussent
Sous notre ciel variable comme un dessous d'arbre,
Gris et bleu tour à tour selon les saisons?

Repartis. — Pas tous. Quelques-uns,
Dont le nom est multitude,
Ont passé plus avant que d'autres.
Ils sont allés sous la surface.
Ils ont voulu voir ce que c'était vraiment.

Certes. Et ils en ont eu

LE RETOUR DES HOMMES

Par delà tout vivant désir,
Au-dessus du ventre et du cœur, au-dessus
De la pensée même.
Il y a plus d'une pelletée de terre par-dessus.

Rien n'en dépasse que cette Ombre
Droite, barrée d'un trait,
Dont les vieilles religions rappellent la douleur d'être :
La croix — le jaillissement plus
L'obstacle qui barre —
A jamais dressée sur chaque homme
Et qui, lorsqu'il s'est enfoncé sous terre,
Devenue visible, seule dépasse.

Les voilà, les croix blanches, rang par rang,
En grand nombre, bien comptées,
Comme une troupe qui avance encore.
Des chiffres, des noms sont sur chaque croix.
Le sol est net et bien sablé.

O vous, qui maintenant gisez
Sourds et aveugles, laissez bien

Dissoudre les jointures de vos membres ;
Déposez éloquemment
Non plus des mots, mais vos mâchoires ;
Ouvrez le creux de vos poitrines
Où la terre entre par dessous.
Dans l'épais continent laissez
Vos entrailles et vos trouvailles :
Le premier goût d'une côte de France apparue
Suave, changeant de côté ainsi qu'un bonbon dans la bouche,
Le baiser léger qu'un instant suspendit
A vos lèvres cette ouvrière aux chevilles fines, rue du Temple,
Les bras ouverts du grand père Charvasse à Saint-Mihiel,
Tout cela qui est nous, mais, certes, fut vous-mêmes autant
Que vos villes dressées et vos larges motifs de mourir,
Toute la preuve fraternelle
Qu'entre humains vouloirs il n'est pas d'abîme, ni même
L'eau colossale qui songe aux tempêtes.

LE RETOUR DES HOMMES

Comme au bout du pont la dernière pierre,
toute ensevelie,
Laissez-nous ici vos os.

Une autre troupe aussi s'avance
Irrégulière, un peu désordre, presque gaie —
De vraies croix, hélas, de Français.

Ça et là, des tombes vaincues,
Comme honteuses, cachées d'herbe...

O Morts des Mondes, est-ce que
Vous n'allez pas vous rencontrer sous la
terre?
Trop d'espaces se sont unis sur la nôtre
Pour que, limitée, fermée,
Elle s'appartienne à elle-même désormais.

O Morts des Mondes, en cette Europe
Vous n'avez pas fini votre tâche...

14 JUILLET 1919

XVIII

Cet air fin, doux quand on aspire,
La courbe choisie des collines
Apparue entre ces arbres dont on sait le nom,
Et, mêlés aux sabots sonnants sur la route,
Ces vagues cris lointains qui semblent
Les appels de la mère, jadis :

Cette simple image — qu'il l'aime — de son pays — comme il l'aime
Avec ses villes et ses choses et ses hommes !
Cet homme-là rentré, souffrant comme d'une brûlure,
De l'énorme enceinte fumante d'acclamations.

Il baisse le front vers cette terre
Où il a vécu plus qu'ailleurs, où plus qu'ailleurs il a peiné.
Il revient à elle comme un fils malade,
Mais n'ose plus lui faire de demande,

Sauf que, peu à peu, il désire
Entre les herbes l'humus terrible,
Sous les pierres le profond refuge qui dissout.

*
* *

Pourtant, ce pays, comme il l'aime,
D'un bon amour simple, comme ses vêtements,
Comme sa maison, comme une chaleur dans l'hiver,
Et puis de tant de façons qu'il ne sait pas.

Mais peut-être pas tant que l'âcreté sublime
De tel vent sans bords qui passe,
Pas tant que la lumière universelle
Qui, un matin de mai, crée toutes choses,
Pas tant que cet étranger qui l'a touché
D'un muet, profond regard et s'en est allé.

*
* *

Voici qu'il songe avec force :

14 JUILLET 1919

Cette France, vivante certes,
Qui se tient dans le secret
De son cœur parmi les Grandes Choses
— Elle qui fit œuvres et race
De sa propre chair (ah, pensive,
Elle incline sur leurs restes l'épi lourd
Et l'arbre composé, mi ciel neuf
Mi vieille terre, coupé d'horizon,
Dont chaque branche venteuse, haute puis
basse, compare)

Est-il dans sa vraie nature
De demander un seul mort ?

Il revoit soudain sa matinée : l'Arc de Triomphe et, auprès,
Il revoit le haut monument rectangle
En faux or comme un instrument de culte ;
Au-dessus une urne qui fume ;
Et, sur chaque face, cette dure déesse abaissant les bras
Vers la terre, exigeant encore :
Aux morts pour la Patrie. C'est écrit.

Menteuse image ! Et la même à Londres, à
Rome, à Berlin.

Des dents ! Des dents ! Pourquoi ne lui a-t-
on pas mis des dents,
Pour dévorer ses dix millions de morts ?

Et le passant pense aux siècles
Qui, l'un après l'autre, allumèrent
A la clarté jeune de cet Homme
Semblable au soleil de neuf heures,
Les cierges blêmes et les bûchers.

*
* *

La foule
Plein la chaussée, plein les trottoirs,
Sur les échelles : et les maisons
Semblaient hâtivement dressées pour porter
cette foule.

Des bras, des pieds, des troncs, des têtes,
Déposés en couche dense comme
Ces êtres d'âges disparus :

14 JUILLET 1919

Qu'il nous sépare, ce noir filon,
Des strates de l'antique Histoire !

Quoi ? Cette humanité allait-elle
Voir les martyrs des Cinq Années,
Les boueux, les sanglants, les esclaves,
Abrutis, usés, vénérables ?

Non. Un pimpant défilé
Brossé, verni, content : sorti ,
Frais et gai, des boîtes des casernes.
Qu'ont-ils de commun, ceux-là et les autres ?
Rien — et pourtant
Ce sont les mêmes hommes. Les mêmes.

Êtes-vous aussi complices,
Vous, les dix millions de morts,
Du cambrement de ces reins,
De la clameur de ces bouches,

Vous, morts vraiment morts, et vidés,
Par vos bouches sanglantes, par vos plaies,
Vidés de vous et rejoints
D'un seul coup à toute la terre ?

*
* *

Mais ce passant solitaire
Dans son songe va plus avant.
Il s'approche d'une douleur pire.

Il a vu plusieurs de ceux
Qui parlent presque comme lui,
Il a vu plusieurs d'entre eux
Avec l'éclat d'une lame entre les paupières,
Avec des mots trop grands pour la gorge.

Comme il connaît qu'il n'y a place
Dans l'âme étroite des hommes
Que pour peu de chose, hélas!
Il juge que ceux qui débordent
D'une lueur et d'un mot
Ne savent contenir rien d'autre,

Et, dans leur visage, il retrouve
Le regard même de ceux
Qui attendent un miracle,

Le rire même de ceux
Qui « nettoyaient » les tranchées.

Est-ce que cette vérité
Modeste et joyeuse qu'il appelle,
Veut aussi dresser un culte,
Peut aussi faire des morts ?

Il porte la main à son cœur
Comme si on y avait blessé quelque chose.

*
* *

Puis il penche encore le front
Et, sa face toute grande sur soi-même,

Près du souffle intérieur, il jure :

De ne parler qu'à voix basse
Pour être sûr de ne couvrir
L'appel d'aucune raison,
Le cri d'aucune victime.

De ne jamais frapper même
Ses deux mains l'une dans l'autre,

Pour les garder toujours prêtes
A se tendre secourables.

Il n'aura sous la paupière
Nulle flamme qu'on allume
Avec l'orgueil ou la haine.

Et ne mettra dans ses livres
Pas une de ces guirlandes
Dont on entoure les choses
Qu'il ne faut pas laisser voir.

LA VISION DE L'HOMME

XIX

Comme un midi d'été dressait
L'évidence des vastes choses,
Un homme est apparu sur ma route.

L'éblouissement semblait, tout autour,
Rayonner de cette face sombre
Meurtrie de ces deux plaies pareilles où l'on
voit l'os
Blanchâtre et les liquides du regard
Et de ces trous où passe un souffle.
Il n'avait à lui, pour poser les pieds,
Rien que sa petite ombre bleue.

« Où étais-tu ? Qu'as-tu fait ? »
Par les chemins des Cinq Années,
Ce commandé de n'importe où, de l'Ouest du
Monde, ou de l'Est,
Ou du Centre pesant cerné comme un rêve,
Celui-ci n'avait rien gagné, certes,

Ni aux douleurs des autres, ni à la mort des
autres :
Dès lors, qu'importe
Ce qu'il eût bien pu répondre ?

— Et même ceux qui ont trempé
Leur main droite dans le pouvoir qui corrode.
Et même ceux qui ont saisi
Par la boue rougie des liasses de vains chiffres. —

O toi, ressorti,
Chancelant encore de l'ombre
De ce tombeau des Cinq Années,
O homme, ressemblance
Debout du cadavre et de la douleur,
Mais tout de même morceau de chair si plein d'espoir,
Ce tout petit morceau de bleu
Qui te porte est plus grand que le ciel,
Que tout le grand ciel trop sacré,
Et ce qu'irradient tes bords

Pareils à ceux des nues qui tonnent,
N'est-ce pas l'éternelle clarté ?

Quelqu'un quelconque,
N'importe qui,
Un homme est apparu sur ma route.

POUR
LES AUTRES

I

A CEUX QUI PEINENT

L'HOMME A LA MOUE

Un homme.
Il se cambre, cabre sans voir. Sans savoir,
Tel un mont qui oublie sa cime,
Son bras lève le poing et songe.

L'atelier : derrière des machines,
L'acier en poutres se croise, riveté.
Au-dessous, au-dessus, fondations, étages.
Autour, toute la ville terrible.

Il sort — il s'échappe...
Ah, l'évadé, plus loin tu vas, plus
Se tend entre ce seuil et toi un élastique
Qui ne s'embrouille point, toujours direct,
Bien qu'il en croise un million d'autres par
les rues.

*
* *

C'est l'heure. La ville

Se contracte : la voilà
Soudain garnie de tous ses hommes en alvéoles.

Elle l'a repris, lui aussi.

Or cet homme
Tord la bouche — et, comme
Un lourd navire avançant bien qu'il stoppe,
La lèvre chargée du menton
Dépasse la blême ouverture.

ACCOUCHEMENT

Hé ? que
Voudrais-tu vouloir, toi, fœtus ?

« Je sortirai. Je franchirai,
Tout mon corps arqué vers le crâne,
Cette couronne molle et tenace,
Ma dérision, mon obstacle !
Plus de ces tiédeurs ! Mon nombril
A trop pompé le sang d'autrui. »

Lui ne pourrait pas, mais voici
Que ces parois qui le renferment
Le poussent avec haine, le vidant :
« Aah ! »

Dehors, lui aussi fait un cri.

O frères, mes braves gueules,

POUR LES AUTRES

Hauts rires sur les piles des côtes,
Formez cercle et accueillez-le !

Quoi ? Non, je ne parle point
De l'enfant quittant les entrailles,
Mais de l'homme accouché viril
Par la Mère-à-grosses-fesses : la profession.

MÉTRO

C'est l'heure où l'homme, fatigué,
Comme un chien sa langue laisse
Son âme pendre hors du visage.

Ce sourire enfin s'est défait
(On le rarrangera comme un coupon pour l'étalage),
Ces traits, grossiers comme couenne,
Fixent d'yeux rougis la lumière,
Celui-ci lâche
Sa face oblique vers le désespoir et l'épaule.
Tant de rides ! Tant de pâleurs !
Leur poil est morne. L'air doit les secourir par la bouche.

De la vie là-derrière, horrible,
Ce grand spectre debout, ouvert d'une plaie,
Ils s'échappent tels que des tripes.

Dans la nuit sous terre. Vers la nuit.

POUR LES AUTRES
Frères qui tombons au néant,
Cachons-le par la perspective :
Nos vagues bouts de nez, le sein
D'une voisine, nos fortunes,
L'Europe imprimée du journal,
Ou l'idée,

L'immense idée multiombre.

LA NUIT, PAREILLE...

La nuit, pareille au crime,
Au noir de pourriture, gagne.

Plus de blêmes foules, de plaies rouges :
Ce qui vainquit, ce qui subit
S'est fondu dans un seul obscur,
Et, d'un pôle à l'autre, se plaignent
Les vents et la mer.

Un homme, sur un haut rocher
Qui fait proue au-dessus d'un golfe,
Est assis. Il songe.
Hors du bras assombri, la paume et ses cinq
tiges
Ténébreuses serrent le front :
Il contemple si fixement que, cette étreinte,
Il ne sait plus que c'est sa main qui le saisit.

Les bruits du vent et de la vague
Rôdent, sinistres, au-dessous :

Et, comme l'homme voit le brachial tuyau
  d'ombre
Sortir de son aisselle, entrer
Dans sa tempe, il lui semble
Que ces plaintes, ah ! que ce râle
Suprême y montent, adressés
A sa pensée par sa poitrine.

LE RÊVEUR DU DIMANCHE

Un souffle anime sa poitrine,
Mais ses paupières endeuillent le monde par instants.

Un oiseau chante : tous les désirs de la vie.
Un auto bourdonne : tout le travail de la vie.
Et ces graminées croisant l'horizon : toutes les lignes,
Vouloir et combat de toutes les vies.

— Que l'Ordre futur te transforme
En un dieu, tes membres affranchis du poids !

DANS LA FORÊT

Dans la forêt d'hiver, cet homme,
Lâchant son dos à terre, contemple
De toute la face du corps, yeux larges,
   paumes grandes,
Entre les branches le passage des nuages :
Elles avancent, les Idées supérieures...
O liberté d'en haut que nul n'épuise!
Et, dans l'aérien champ (qui passe
Et les bords du ventre et le bout du crâne),
Son regard, tel qu'un aigle, laboure des ailes.

Car la puissance hors de l'œil dardée
N'a point la vertu abstraite d'un chiffre,
Mais sa teneur s'accroît et s'affirme
Avec la grandeur des choses regardées.

Puis il se lève d'un vieil effort.
Tout droit aussi (l'attitude qu'il faut avoir),
Se lèvent avec lui mille troncs d'arbres.
— Mais, là-devant, plus de ciel : l'horizon,
La ligne maîtresse qui borne.

L'HOMME A L'HÔPITAL

La tête lourde comme un obus, les membres
Pareils à la chute lente des feuilles,
Il gît, tandis qu'Automne flétrit le septentrion
Et que la guerre saoûle écrase
Des corps mâles ôtés à leurs seuils, ôtés à leurs femmes
— Ces poitrines en bas plus étroites, dessinant des cœurs.

Il cherche, non ce qui lui reste,
Mais ce qui ne saurait lui être arraché.

Or, qu'est-ce qui — toutes choses
En notre temps comme des gobelets tournées —
Subsiste dans son intérieur non vidable?
La douleur, la fièvre,
Le droit de mourir misérable et seul.

« Le droit de mourir, on n'avait que ça,
Mais on l'avait, comme la misère, ensemble.
Frères descendus, ô pourris d'en bas !
C'est ça qu'on mâchait en se taisant ensemble. »

L'INCENDIÉ

Derrière des pas allemands
Il sait qu'au loin brûlent et croulent
Son toit, l'usine : deux prisons.

Libre enfin ! Poitrine plénière,
Tu te dilates ; te voici
De tes vertèbres dégagée

(Ces trente-deux deniers du dos,
Empilés et chargés sur l'homme
Afin qu'il en paie intérêt) :

Monte au ciel, avec la grand'lune.
— Des noirs monts terriens lentement
S'exhale la fumée des brumes.

CRÉPUSCULE SUR LA VILLE

En bas, la Ville
Schématique et sinistre, trente palais,
Larges épaules sans tête gouvernant
Ces milliers et milliers de toits rouges :
Tout alentour, comme du sang,
Se caille l'ombre des montagnes.

La vie, qu'à l'heure du soir
La mémoire et le silence jugent,
De toutes parts y fut achetée, vendue :
L'argent, non l'amour d'homme, descendit
De ces hautes terrasses à ces croupes d'argile,
Et la servilité, non l'aide humaine, fit réponse.

Je me détourne. Une échoppe
Où des fruits d'aubergine pendent,
Non plus ces lourdes verdeurs mi-cachées de feuilles

Et bourrées de grains qui fendront
La glèbe épaisse jusqu'au jour :
Mais vides et jaunes écorces en rang
Marquées de noms — comme des hommes.
Ce sont des gourdes. C'est « A vendre ».

Je tire une pièce d'or : je l'approche
De mes yeux — énorme soudain.
D'instant en instant, épouvanté, je la dé-
couvre.
Quels reliefs ! Quels creux terribles !...

La lueur vaste de l'astre
Qui laisse gloire sur la mer,
La grandeur des monts et des nues,
L'horizon profond, tout s'écroule
Parmi les vertiges, les gouffres
Qui s'ouvrent dans la pièce d'or.

NICE

(A l'heure où les vagues oisives
En croulant tombent dans leurs ombres).

Sur des contacts propres et blancs circulent
Des corps souples et bien nourris.

La tiédeur de l'air est exacte.
Des palmes font victoire aux perrons des palais.
Et dans l'onéreux couchant d'or
Chaque branche de pin se grave ingénieuse.

APRÈS LA JOURNÉE

Dos voûté, front lourd,
Membres imprécis de fatigue,
Et la tâche rapide au-dedans tourne encore,
Usant le repos et l'espoir.

Voici que, gauche comme un crabe,
La langue a remué ses pattes dans la gorge :
Quel vocable
Plus âpre et cordial qu'un vin,
Quelle ivresse, efficace enfin, l'apaisera?

« Justice? »

O le rire effroyable et noir!

Soudain, les poings dressent
Non plus deux supports, mais une rage,
Non menace, mais décision :
Le corps se pousse, se lance
En avant.

POUR LES AUTRES

L'horizon flamboyant vacille,
Voici les millions d'hommes, la marée d'ombres.
Est-ce cette bouche-là fendue
Dans cette forme en avant qui court, ou bien tout
L'horizon concave qui crie,
Qui a crié :

« Révolte ! »

II

FAMILLE

LE PARC

Chauve et déjà gras, un homme
A pas lents, au parc ancien
Où avait joué son enfance...

Ce fut là, ses cris et ses billes,
Ce fut là que, des vibrations de l'omnibus,
Jadis, en arrivant, il sauta seul, fiérot :
Il ouvrait tant les yeux qu'il n'avait plus
  d'oreilles.
C'est là que l'étonnant malade au feutre tigré
S'éloignait entre deux femmes si belles et
  sages.

Tout est recroquevillé comme une feuille.
Quoi donc? Le bassin si étroit?
Et moins de force monte en l'herbe,
Et il ne mâche plus le fruit aigre d'un rêve.

Si les arbres n'ont pas cessé
D'étendre leur geste de branches,
Voici que les prestiges tutélaires,

POUR LES AUTRES

Le père et la mère aux nombreux visages,
A jamais ont été tranchés de dessus lui ;
Et lui, qui désormais se courbe
Sur des œuvres et sur des âmes,
Il leur sera ôté un jour.

Or le soir tombe. Les troncs se mêlent à la terre
Et les routes s'en vont, pâles, vers le couchant.
C'est la nuit où
Le regard et les pas se perdent.

Cela du moins :
Cet instant là lui ouvre encore plus d'horreur
Qu'il n'en offrit jadis à l'enfant grave.

Et, comme l'heure noire murmure à sa mémoire
Des vers retrouvés, lents et chers,
Cela du moins :
Maintenant, ah, bien plus que jadis, il ressent
La souffrance des autres hommes.

LA MALADE

Encore une
Tristesse montant
Dans l'âme, plus épaisse
Que le bombement d'un orage.

Pourtant, ô diminution ! Manque !

La peau sans couleur,
La voix sans saveur,
La ligne amaigrie
D'une chair flétrie,
Aux draps lumineux
Ces ornières d'ombre
Que suivent les yeux.

Lourdeur débordant ma poitrine,
Comment vous êtes-vous formée,
Puisque la pauvre forme, hélas,
Qui croit sourire est si
Légère ?

L'ÉVEIL SOLITAIRE

Cœur de sommeil : je ne sais quoi de sombre
et grave.

Je me réveille. Aux volets, les lueurs
Font une échelle spirituelle.
Quel souvenir donc monte en moi ?

Ceci :
Museau d'âme naïf, plein d'œil entre les cils,
Douce comme son lait, ma femme.
Mon fils, cabrée forme juvénile
Qui tapage — je ne puis revoir son visage.
Ma petiote : je ne l'ai presque pas portée.

C'est ma vie, ma vraie vie, qui là-bas
Pousse, et moi, séparé, quitté,
Je ne l'entrevois que quand le jour, comme
une porte,
S'écarte du mur épais de la nuit.

PÈRE DE FAMILLE

L'amour de la femme, le rire de l'enfant,
(Ces deux gloires longuement espérées),
Ou la trahison de l'une? Ou la mort de l'autre?

Écoute, ô toi qui, dans la nuit, te dresses
De l'oreiller profond où la tête est marquée.
Ici cette respiration jeune, fréquente,
Semblable à une demande renouvelée sans cesse,
Et là, près de toi — mais tu ne peux l'entendre
Sous les plis des draps, dans le laineux silence —
Celle où l'air aspiré descend tel qu'un ruisseau,
O fraîche comme l'herbe non pâturée!

Or, tout autour, l'obscur :
Le spectre innombrable qui épie.

Ils dorment, maintenant sûrs. Ah, qu'importe
Le soir lassé, lâchant tout — qu'importe le matin
Blanc, terrible, qui appellera devant tes paupières !

DESTINÉE

Tu appelais cela : *Prévoir*,
Quand, sur l'outil diaphane aux avides prunelles
Tes paupières baissaient, volontaires, leur brume,
Tandis qu'en toi des mots puissants, tels que des chefs,
Commandaient en marchant devant des rangs de rêves.

Tu annonçais : « Voilà. Tel est
L'avenir. »

Amis, vos bouches oblongues
Se détendent du rire au dédain !

L'idée qui avance néglige
La droite et la gauche à chaque pas :
Du monde large, du monde profond
Seulement, hélas, en largeur,

POUR LES AUTRES

Le Destin, le vieil oiseau noir,
Revient à la nichée du cœur, tous becs béants.
(Becs plus grands que le corps. Cris aigus.)
Cela palpite et s'entre-pousse. Et le Destin
N'accorde ni refuse, mais donne
Autre chose. N'importe quoi. Ce qu'il apporte.

LES YEUX CLOS

Yeux clos, j'écoute :
A travers la cloison
Ma petite fille, qui n'ose appeler, ronronne,
Ma douce petite fille, comme une trompette,
suce son pouce gauche, sa pépette.

Et, tout contre, le genou rond,
Tiède et lisse de ma femme me touche,
Ainsi deux lèvres une bouche.

Et le chant des oiseaux criards,
Gueulards finement — choses aigües, les
unes,
Sans doute, fixes aux branches, les autres
bandes par l'espace.

Or, au centre, moi, je suis,
Parmi l'obscur, obscur moi-même ;
Je suis ce que je touche et que j'entends :

Et tout ce qui se tait tient à mes membres,
Meubles, maison, le globe entier.

Mais j'ouvre l'œil : de blancs rideaux, leur intervalle
Formé de verdeur et de bleu.
Du brun, du rouge. Des choses. Des murs.
Cela me gêne l'œil sans m'apprendre.
Cela me prend ce que j'avais.

— Referme la paupière : et retrouve
Cet univers nourri de toi et qui te tette
Par son nombril comme un fœtus.

LA TOMBE DU PÈRE

Ta lamentation
Sur cette tombe comme un flot
Plie et redouble.

... Le geste le plus proche au monde,
Le rayonnement le plus doux
Hors des visages clairs et tièdes,
L'attache d'une vie à celle
Où elle renaît et s'oublie —
D'autres que toi les ont quittés.

Or voici : dans ton poing bombé,
Comme une bête au coquillage,
Une main petite s'agite,
De l'étreinte de ton corps mâle
Un petit corps veut s'échapper.

Quel châtiment, si, agissant
De ta sorte,

Un jour ton enfant va, fuyant
Ta porte.

O cœur bâti pour la justice,
Celle-ci ne te sera point niée...

III

SAISONS

PRINTEMPS

Comme le doigt qui, léger, laisse
A la vitre son clair vestige,
La saison précoce a touché
La diaphane forêt d'hiver
D'une brume de bourgeons verts.

O Printemps, sourire d'enfance,
Tes yeux sont tournés vers mon cœur.
Les autres saisons, la chargée
De soleil, la charnue de fruits,
Et la froide vieille ridée
S'efforcent. Elles vont aux choses.

Mais toi, sois jeune et viens à moi,
Surprise immortelle de l'âme !

A MES AMIS BÉNIN ET BROUDIER

Joyeux, vigoureux
Porteur de vert, le Printemps
Pousse ses branches en la fenêtre.
Je siège dans ce cabaret,
Parois et plafond de bois sombre :
Ne l'ai-je point foré, moi, grand insecte ?

Ainsi qu'une antenne qui tâte,
Un Pouvoir me jaillit des tempes :
Il soupèse le nombre des chaises
(Six à chacune des huit tables),
L'air chimique qui échange des atomes,
Et la schématique humanité de ce gosse à morve
Qui pour prénom a « Silhouette-sur-une-seule-jambe »
Et s'appelle « Destin-court-âme-étonnée »
Et semble une pomme au bout d'un squelette
Et qui est moi-même.

Et je rigole.

PLUIE

La pluie :

Boue proscrite qu'on sent qui monte
Par les escaliers aux couloirs —
Air étroit et piquant de gouttes —
Cieux blêmes naufragés dans les trottoirs.

Tout gluant, stupide, indressable
Comme un animal à sang froid, le Monde amphibie.

Mais :

Des hommes, faces de dieu, avancent —
Leur souffle est l'haleine fabricante d'une forge
Certes, car il en sort des bras, durs comme métal,
Qui, non refroidis, tiennent ou frappent ;
Et la force des jambes touche à peine le sol.

AUTOMNE

O déchirure! Diagonale séparation!

Dans l'espace automnal où les sons se rallongent
Tandis que les couleurs rutilent par la brume,
C'est l'heure où la verdure en deux parts se divise :
L'une doit demeurer vivante, noire comme
L'intérieur du front — l'autre, jaunie, vermeille,
Va s'effeuiller et se pourrir aux plis des terres.

Ah, la jeune feuille si tendre,
Naïve ainsi qu'un oiseau
Fut, et l'arbre semble une cage vide!

Comme l'autre verdeur, puissante, éternelle,
Est sombre, comme subsister est sombre!

AUTOMNE

Voici l'hiver, le pur vestige, le dur hiver,
Plus rien qu'idée, saison seulement robuste,
Mais qui n'aime point, mais qui ne peut plus
aimer.

NOVEMBRE

A Georges Duhamel.

Mortuaire, secret,
L'invisible espace du ciel
Descend jusqu'en les arbres vides
Qui se dressent, ne portant rien.

Ça et là, un hêtre encore fauve
Tel qu'un lion ou une femme nue :
Mais ô Passant, de toutes parts tu foules
Les feuilles jonchées dont le visage pourrit.

Le vent. Le vent pousse un soupir
Éternel — puis qui finit
Dans un ressac de ramures dépouillées...
Aspirant l'odeur hivernale
Introduis en ton cœur l'abîme.
Or, écoute : au plus lointain
(Est-ce là-bas? Est-ce en toi-même?)
Une détonation brusque et sourde
Et le cri rauque de la bête atteinte.

SUR L'INSULTE

Un froid qui force
L'eau à durcir et à se serrer les mâchoires :
Celui qui sort, sa vision
Claire et gelée lui pend devant comme une
 morve,
Et, ses pommettes, deux plaies les percent.

O monde haineux !
La glèbe n'est plus attendrie par l'humide
Qui faisait des taches comme des prunelles,
Mais jaune et cruelle, sans regard,
Baissant les paupières, elle refuse.

Or, sur l'ornière sonore, le marcheur
Aperçoit ses chaussures propres :
Quoi, la boue sans tacher se brise ?
Et ce gel soudain lui est fraternel :
Car il dompte et tient les parcelles sales
Ainsi que l'esprit les insultes,
Le cœur pétrifié les malheurs.

NEIGE

Salut, moment
Adulte, mûr, où
Du blanc nivellement des molles destinées
Seules se dégagent, haussées
D'une sombre force et grandeur,
Les
Choses debout comme l'homme !

Tu avances, imprimant ta marque :
La terre se délivre d'un vol d'oiseaux noirs,
Et le doute de ta poitrine
Tu l'exhales, large vapeur.

Tu vas vers ces brumeuses masses —
Chacun des obstacles, voilà
Qu'en se précisant il s'écarte.

IV

INTERMÈDE

DILETTANTE

Que c'est curieux, poitrine trop large,
Seins étroits et d'étroites hanches !
Sa voix vous éloigne, et les mains si longues !

(Ça change de soi de penser l'Autre Être).

Sa peau fine de cavale tressaille.
Yeux noisette et rire en amande
Par instant la rendent mangeable,
Mais ce qui, soudain, m'émeut, c'est
Son odeur douce-aigre de blonde,
Que je n'ai point flairée de près, par politesse.

Non, je n'en veux point, mais j'y veux rêver.

Que me plaît son salon déteint, raies jadis vertes

Et fleurs plus bizarres que bleues!
Que me plaisent les fainéants meubles, la venue
Presque suspecte du silence.

MAIS LAQUELLE ?

Elle m'a ému. — Mais laquelle?

La brune, rire mangé d'yeux
Immenses, et toute la denture,
La lèvre haute qu'on mordrait?

L'étincelante rousse hardie,
Ses poitrines devant, son jeu
Déhanché, pli des bras vert tendre?

La jeunette peureuse — heureuse
Qui fuit, charmante plus que grande,
Fuit encore dans mes yeux quittés?

Tel le ciel de cet ivre jour :
Nues grandioses comme tout l'Olympe,
Comme une troupe de coups de canon,

Puis, vers les plages du couchant,
Des rougeurs ardentes et minces :

Ah, je préfère,
Tout seul, mi-caché par un mont,
Ce petit nuage sauvage et bleu.

ODELETTE D'ÉTÉ

Des cris d'oiseaux, des odeurs d'herbe,
Des verdeurs et des champs de fleurs blancs
et roses.
Face claire sous le chapeau, léger dessin,
Tu te lèves vers moi, parée
De tes pupilles fragiles suspendues : aux
lèvres
Un silence offre ta saveur.

SOMMEIL

O tête sur mon bras oubliée comme une île...
La montagne de ton sommeil et toute
La sombre, terrifiante végétation !

AMOUR

O sourire tel qu'entre des nuées, ce n'est pas
La triple cime de la force,
Les trois os sublimes que vers toi j'avance :
Ni le front montant des sourcils,
Ni, découpé de trous, le massif de la face,
Ni le menton droit hors du corps.

Mais c'est ma chair elle-même :
La lèvre tendre comme un sein.
Qu'un délicat baiser captive
La tiédeur de l'œil dont le crin palpite !

O confiante, te voici livrée !
O confiante et point en vain.

Tes mains ouvertes
Et faibles, des enfants perdus,
Je les prends du poing et doucement
Je les amène à ma poitrine.

V

CONFIDENCES

DE L'AMOUR

De l'amour vers chaque sourire qu'est chaque femme,
De l'amitié droit à chaque homme : je ne puis
Approcher d'un, poitrine à poitrine, regards
Sous des forces froncées échangeant des lumières,
Sans me sentir présent au vouloir de son bras
Même quand c'est moi qu'il va frapper.

— Et la haine ?

La haine, ô si naïve erreur, ô primitive !
Ainsi, quand la gelée bleuit aux prés dans l'ombre,
Par le ciel matinal fond un glaçon de lune,
(O clair pays d'hiver où ne passe personne !)
J'en garde un peu, j'en garde assez, mais pour personne !

TOUJOURS L'HOMME

Mieux que l'herbe, le foin livre des odeurs
ivres,
Plus sacrée que la grappe est la saveur du
vin,
L'édifice pense plus grand que la montagne.

Mieux que l'œuvre aux fixes limites vaut la
face
Qui la scrute, lutte d'idées changeant de
forme.

Et mieux que moi, mieux que mes buts que
je sais trop,
Dont j'ai le centre et tiens toutes les lignes,
j'aime
Ces efforts fraternels où s'ajoute un mystère,
Ces autres vies partout — toutes et une à
une.

LE MARCHAND

Sur l'étroit steamer, que bossuent
Ses sacs d'oursins, ses caisses d'huîtres
Et ses paniers recouverts d'algues,
Un marchand est couché béant.

Et, tous les passagers autour, il les regarde
Qui germent, il lui semble, hors des bords de sa panse :
Ce vieillard n'est-ce pas son souvenir ? — et là
Cette femme, ce qu'il trouve de doux blond en lui-même ? —
Là, c'est sa force — et là sa colère gesticule —
Là une face qu'éclaire le rouge foyer du centre —
Aussi, sans bien comprendre et sans savoir, il ferme
A demi bec et yeux, pour rire, le cœur drôle.

(Ainsi le soir quand, sous son drap,
Il bouge les bouts des orteils
Comme des têtes de clients).

Soudain la machine terriblement beugle
Et tout vibre, fer de membrure, air de poitrine et l'âme.
Et, à présent,
Tout arqué son
Dos fend la mer — formidable.
Son dos, mordieu, c'est toute la quille du navire.

En vérité, ô monde immense,
Quiconque te parcourt, qu'il sente
Les idées sortir de son ventre,
Sa vertèbre te labourer !

L'HOMME QUI VA MOURIR

Dans le lit. Il est là. Quelqu'un.
Et sa face blême regarde, inclinée,
A travers les draps, à travers lui-même,
  dans la terre.

Il sourit lorsque la garde apparaît,
Il sourit lorsqu'elle s'en va, car,
Venir ou partir, comme c'est pareil !

Il regarde le vieux médecin brusque,
L'étudiant important, les blondes femmes,
L'enfant qui vient pour voir — il connaît
Leur même chair, en vain divisée
En morceaux limités de lignes,
Leur même âme, alpha d'alphabets naïfs.
— Mais l'appel de leurs yeux? Qu'est-ce
  que leurs mains cherchent?

Il pose sa main au vase à fleurs, et contemple

POUR LES AUTRES

Ce gonflement bleu comme un ciel sous sa chair jaune,
Et, bien que la fleur géniale, enthousiaste,
S'élance du dedans, il sent
Dans ces deux formes, la sienne et l'autre,
Dans toutes les formes (qui semblent peintes),
Derrière et dessous, la même Présence sourde.

Soudain il songe, dans son enfance, à un homme
Qui s'était tiré une balle dans la bouche :
Il revoit le cadavre heureux et pâle.
Il aspire et son propre souffle le perfore.

Il se sent gisant, calmé, éternel.

NÉANT

Le dur pilier, le
Mur (muscle et denture),
La fondamentale mâchoire.

Au-dessus, le crâne voûté
Elève le respect intime.

Force et idée :
Serait-ce un temple ?

Non. Bâti à l'avant,
Le menton, l'accueil du porche,
Le voici atteint d'un vide.
Ni chant, ni parole mais
Du silence au lieu de la langue.

Ah, réticence !

Et, derrière
Les os bombés de tous ces corps,
Quoi? Des gouffres?
Quoi, dans chaque poitrine, rien
Que le trou sans espoir d'une âme?

PAR LA RUE MENTALE...

Par la rue mentale et certes
Définitive, sache voir
Des hommes froids et bleus — des spectres;
D'autres brodés par la lumière,
D'autres éclatants, incroyables,
Mais guettés d'une ombre aux talons.

Là-haut, bien trop haut, le soleil
Dans aucun cœur ne descendra
Fulgurer aux côtes en grille.

Vagues témoins de ce spectacle
La moue et les yeux d'une chienne...

Elle dort : à son ventre, tettent
Les mufles aveugles des pierres.

NUIT

Non, ne leur dis point que tu penses —

Ce que tu sens, ne te le dis pas.

Regarde le village obscur :
Ces croisées claires sont leurs vies,
(Des lampes, liant, ordre étroit,
Les fronts, les choses, et les bras),
Mais l'immense monde est noir, invisible,
L'énergique deuil on ne le voit pas.

Va plus loin, avalant la nuit,
Vers le vent vaste, inépuisable.
Tes dents froides comme des morts.

Loin, à jamais. La nuit. La nuit.

VÉRITÉ, SPECTRE

Vérité, spectre
Au plus reculant, là-haut, de la pente,
Jamais nul des hommes — brisés
Héréditairement de genoux et de coudes —
Te pourra-t-il toucher tout droit?

« Odeur de glaive! Esprit nu!
Écoute : j'ai menti hier — demain j'ai
Menti! Car ce bras qui frappe,
Du poing à l'épaule est vêtu, caché;
Ce qui marche, c'est cuir et clous;
Ce qui respire, toile et laine, carapace.
Me voici tout masqué, horrible,
Pareil aux complets vides des mannequins.

Rien de sincère que la face :
Ah, qu'humblement je te l'offre, blessée
De cet ulcère inguérissable de la bouche,
Et des trous des yeux, que tes coups
Vénérables y percèrent de loin! »

ENCORE RIEN

Hella hé!
Il me semble que je me
Réveille,
Qu'un fardeau m'est tombé du corps?

La mer, les monts
Et ces spectres à face pâle tachée d'yeux...
Or j'étends le bras : mais il passe
Au travers et je ne prends rien
Et je marche comme un aveugle par le vide.

Penser futur! Quand connaîtrai-je
Le véritable dessillement?

O MON AME

O mon âme!
Soudain, comme
Le béant endroit d'une femme,
Reçois en toi mon vouloir mâle
Et comble-t-en, car telle est sa grandeur.

— Assez souvent, furtif,
J'ai à pas muets fait son tour,
Puis, d'un bond, je sautais sur
La rebelle, qui toujours
Serrait au-devant mains et cuisses! —

Mais aujourd'hui
Ah! ah! je
Te tiens!

Mes voisins, mes frères,
Muscles gonflés aux mâchoires,

(Qu'importe s'ils mordent? N'ai-je pas
Une vaste largeur de peau?)
Puissiez-vous un jour entonner
Les mots vainqueurs d'un tel poème!

ÉPILOGUE

LE FEU DU BUCHERON

Les bûches de sapin, les voici en tas, peut-
  être plus de trente;
La longueur de chacune égale douze pouces,
  elles gisent rondes
Comme l'année sans branches mais noueuse
  et marquée d'étoiles.
Or leurs plaies écument, ces plaies blêmes!
  Leurs poitrines noires se tordent
Ainsi que d'une terreur : le feu mord des-
  sous, la bête rouge...
En vain le tas appelle, il craque, claque,
  chuinte, siffle et expire :
Une haute fumée bleuit de loin sur le mont
  boisé.

Tandis que, dans la hêtraie, les purs arbres
  d'hiver s'élèvent
Nus et libres, chaque forme n'ayant plus de
  secret pour elle-même,

POUR LES AUTRES

Sous leurs grands exemples errant à pas lents un homme s'arrête :
Assis sur un tronc, longtemps il songe devant ce qui se consume.

Le soir vient. Ni flamme, ni fumée ne cachent plus la plaine,
Pourtant il ne la voit point (qui comme un lit de rivière tremble
A travers la chaleur si limpide exhalée des cendres),
Car cette limpidité même, distincte dans l'air, colonne et volutes,
C'est son invisible, toute-puissante ascension qu'il regarde.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE

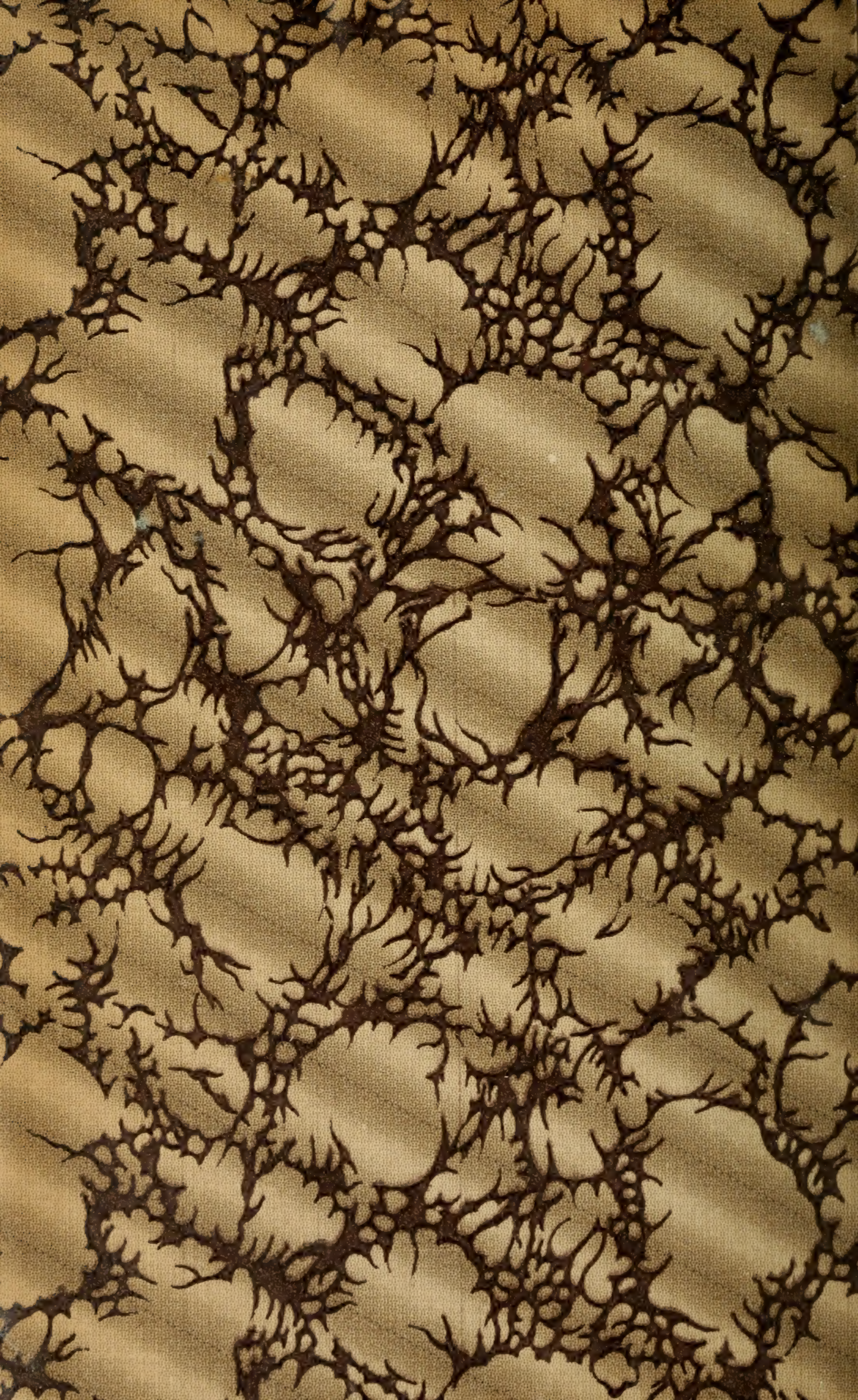
LE RETOUR DES HOMMES

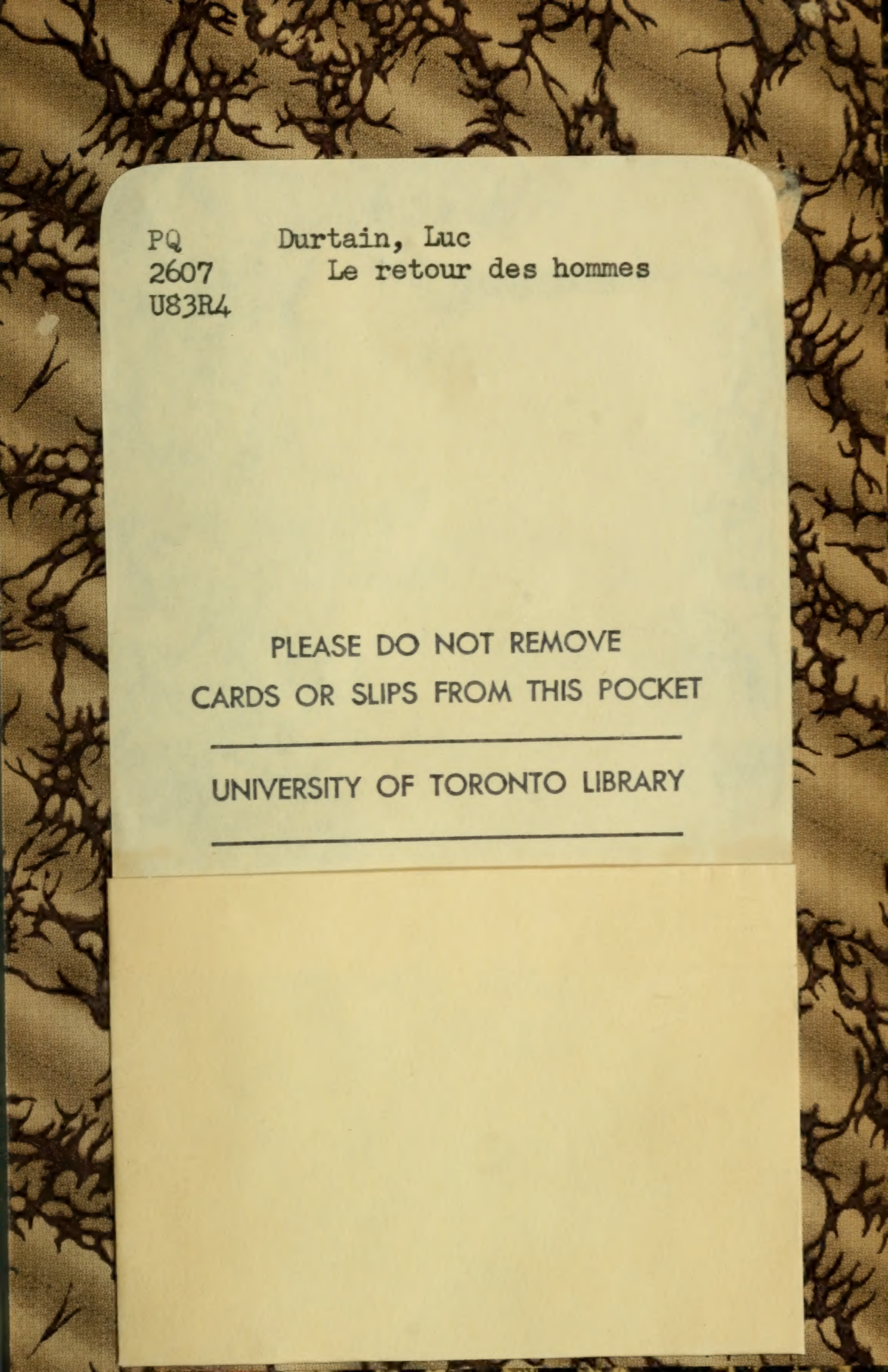
TABLE DES MATIÈRES

POUR LES AUTRES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE VINGT MARS MIL NEUF CENT VINGT, PAR L'IMPRIMERIE R. H. COULOUMA, ARGENTEUIL





PQ
2607
U83R4
Durtain, Luc
Le retour des hommes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 02 10 009 7